Zeitschrift: Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 7 (1950)

Heft: 4

Artikel: La Meije en 1949

Autor: Pont, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-996648

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

OFFICIEL

Jeunesse forte Peuple libre

Revue mensuelle de l'École fédérale de gymnastique et de sport (E. F. G. S.) à Macolin

Macolin, Avril 1950 | Abonnement : Fr. 2.– l'an | 7me année | No 4

La Meije en 1949

Nos lecteurs prendront certainement connaissance, avec beaucoup de plaisir, du présent récit de notre distingué directeur de cours fédéraux d'alpinisme, M. André Pont, le sympathique guide-skieur valaisan de Saint-Luc. *F. P.*

Du 4 au 13 août 1949, j'ai eu le plaisir d'accompagner la section Bachtel dans le Haut Dauphiné, que je visitais pour la première fois.

A la demande de son rédacteur, je vais essayer de faire part aux lecteurs de *Jeunesse forte, Peuple libre* de quelques souvenirs spécialement profonds de notre équipée. Je n'ai pas la mémoire des noms des lieux où j'ai passé; mais je n'oublie jamais certains faits qui m'ont particulièrement impressionné.

Mon court séjour dans ces belles montagnes s'est clôturé par la double traversée de la Meije.

En 1948, deux caravanes seulement avaient réussi la traversée de la Meije; la première, conduite par Hermann Steuri, de Grindelwald, la seconde par Pierre Paquet, guide de Saint-Christophe.

En 1949, cette traversée s'est faite presque tous les jours de la belle saison et parfois par une trentaine de touristes le même jour. C'est dire combien les conditions étaient différentes, c'est dire aussi combien supérieur au nôtre est le mérite des camarades cités plus haut.

En 1949, le rocher était parfaitement sec et, en maints passages, je me suis imaginé les difficultés que pouvaient amener le verglas ou la neige; par exemple, à la Dalle des Autrichiens, au Cheval-Rouge et à la Fissure Sigemondi.

Par contre, le grand danger de cette année, que beaucoup d'amateurs ne soupçonnaient peut-être pas et que je me suis gardé de faire trop remarquer à mes clients, c'était le risque des chutes de pierres. Sur le Glacier Carré, d'énormes blocs étaient mis à nu par la fonte exceptionnelle de la neige et de la glace. Pendant toute la grimpée de la Grande-Muraille, la vision des traces fraîches de bombardement me donnait la chair de poule. Heureusement, les nuits étaient assez froides à cette époque. Quel soulagement lorsque, en traversant le petit Glacier-Carré, je pouvais laisser derrière moi ces monstres menaçants, aussi gros que des maisons, assis sur la glace et n'attendant que quelques heures de soleil pour se mettre en branle. Dès que je leur avais tourné le dos, le cauchemar était passé et j'avais le sentiment que la course était jouée, quoique les passages les plus difficiles fussent encore à franchir.

Notre semaine avait débuté à la cabane Temple-Écrins, d'où nous avions réalisé l'ascension du Pic Colidje (3.700 mètres) et la traversée de la Barre des Écrins (4.100 mètres). La montée de la face sud des Écrins n'offre pas de difficultés spéciales de varappe, mais la descente du Glacier-Blanc sur le versant nord est une très belle partie de glacier : pentes raides, rimaies profondes, ponts de neige fragiles, séracs impressionnants. Après avoir réussi ces deux belles courses par un temps magnifique, nous arrivions, le soir du 8 août, au refuge du Promontaire pour l'entreprise de couronnement, tant convoitée par tous les alpinistes qui vont dans le Dauphiné : la Meije. Là, malheureusement, les conditions devaient changer un peu. Les vingt places du refuge étaient déjà occupées par une quarantaine de personnes, la température tomba subitement et le lendemain fut une journée de bise glaciale, telle que les guides de la Bérarde me déclarèrent qu'ils n'avaient jamais eu aussi froid à la Meije. Tandis qu'un certain nombre de touristes renonçaient à la course, une trentaine se décidèrent au départ. De fréquents arrêts, dûs à l'embouteillage rendaient le froid de plus en plus saisissant. Le temps se maintint clair dans la région, mais les

Alpes de Savoie et de Suisse étaient complètement couvertes, sauf le Mont-Blanc, qui dépassait les nuages de sa masse colossale. Nous admirions ce géant enneigé sans nous douter qu'en ce moment-là précisément, une caravane de touristes français s'y mourait gelée. Parmi nos caravanes, j'ai vu des touristes désagréablement surpris de trouver la glace obstruant le goulot de leur gourde à thé. Ils oublièrent volontiers les règles de l'hygiène sportive pour se réconforter d'une giclée de vin rouge à l'outre espagnole du guide valaisan.

Somme toute, je garde un souvenir magnifique de cette expédition. Une fois de plus, la montagne nous a donné à tous une leçon de fraternité et de solidarité. Personnellement, j'étais bien aise de sentir devant moi des connaisseurs de la région et de n'avoir pas à chercher mon chemin. Content aussi de servir la corde de rappel posée par des amateurs pour aller plus loin poser la mienne à l'intention de tout le monde, et nous étions là des Français, des Belges, des Italiens, des Suisses, et j'étais triste à la pensée qu'une déclaration de guerre peut briser d'un moment à l'autre cet esprit magnifique. Le soir, à la Grave, nous retrouvons les camarades du groupe qui avaient jugé prudent de se contenter de la traversée par la Brèche de la Meije. Le chef de course me prie de repartir le lendemain en car pour la Bérarde avec les deux aînés qui en avaient gros de rentrer en Suisse sans avoir réussi la plus belle course classique du pays.

Le 11 août, nous revoici donc au refuge du Promontoire. Apréable surprise ! La bise avait complètement cessé. La température était remontée et nous étions presque seuls. Un couple de jeunes Français me demande l'autorisation de faire route derrière nous. « A votre aise, chers amis; faites comme j'ai fait moi-même il y a deux jours ! Seulement, je crains que le tempo ne soit un peu lent pour vous, car j'ai un septuagénaire dans la cordée. »

Départ à 3 heures. Une cordée de trois et une de deux. Temps magnifique, conditions idéales, température juste assez froide pour sceller les projectiles sur le Glacier-Carré. Les deux jeunes, qui auraient pu gagner beaucoup de temps, restent docilement derrière, et c'est de nouveau l'entraide réciproque sans limite toute le journée durant.

Arrivés au refuge de l'Aigle, nous sommes tous fiers de la belle tenue de notre camarade, le grand-papa Heinrich Winkler, qui, dans sa septantième année, vient de faire les plus belles traversées du pays. Et nos nouveaux amis le félicitent et l'embrassent au nom de Marseille et de Grenoble.

Je demande à Heinrich s'il désire peut-être passer la nuit à la cabane. « Ich bin nicht müde, dort oben war es so schön ! » Et nous repartons pour arriver, le jour encore, à Villards-d'Arène.

Je ne veux pas clore ce récit sans adresser à mes collègues guides de la Bérarde et de Saint-Christophe l'expression de mon admiration pour leur amabilité vis-à-vis du guide étranger. Lorsqu'on voyage en pays inconnu en tête de plusieurs cordées, il fait bon trouver des camarades complaisants qui vous font part de leurs expériences. Je n'ai rencontré là-bas que des amis. Les Rodier, les Turc, les Paquet et bien d'autres, dont les noms m'échappent, sont des guides que je recommande en toute sincérité. Nous avons eu, sur ces mêmes montagnes, le plaisir de faire la connaissance d'un groupe de la section Dent de Lys en semaine clubistique, ainsi que de quelques camarades de la section Uto. A eux tous, au nom de la section Bachtel, merci pour leur bel esprit de camaraderie.

Chers lecteurs, ne croyez pas que je veuille présenter le Dauphiné comme un pays plus beau que le nôtre. Les plus hauts sommets s'élèvent à quatre mille mètres et il y a des traversées très intéressantes, soit au point de vue varappe, soit au point de vue glacier. La roche de Quéisse, la flore alpestre, la pauvreté du sol des hautes vallées, les mœurs et l'esprit hospitalier des habitants rappellent exactement le Valais Central. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître la supériorité de nos grandes chaînes, avec leurs magnifiques glaciers si étendus et si variés, avec leurs 4.500 mètres majestueux et puissants aux formes pyramidales et typiques reconnaissables d'aussi loin qu'on puisse les apercevoir.

Comme à tout guide de montagne, il m'arrive parfois d'être appelé à voyager hors des murs de mon Val d'Anniviers. De retour dans mon coin, face au Weisshorn, à la Dent-Blanche, au Cervin et au Mont-Rose, je suis toujours impressionné aussi fortement que si je les voyais pour la première fois.

Le Haut Dauphiné en impose pas ses massifs tourmentés et profondément déchiquetés. En Valais, il semble que le Créateur, tout en gardant une certaine unité de style, a voulu faire de chaque grand sommet un chef-d'œuvre nouveau.

Décembre 1949. André PONT.

BILLET ROMAND

SOUS LE SIGNE DE LA NEIGE ET DES PREMIÈRES FLEURS

Un ami me reprochait, l'autre jour, d'écrire tout ce que je faisais. Je lui répondis qu'il s'agissait plutôt de notes éparses, d'une poignée de glanures ramassées au bord du chemin de la vie. Mais, de là à les confondre à des pages interminables de romans, il y a bien, avouons-le, une erreur d'appréciation. On aurait des pages et des pages à noircir d'une écriture qui se compose sous la commande de son imagination; les limites que vous lui avez jalonnées vous ramènent à un angle de vues mesurable. Vous êtes persuadé des données selon lesquelles des nations se sont épanouies spirituellement et physiquement. Vous vous inspirez, à une époque de l'emprise de la machine sur l'homme, de ces mêmes données vieilles de mille ans passés; vous continuez de puiser à la même source. Votre imagination est prête à vous entraîner vers des espaces illimités, mais une autre voix refoule ces forces jaillissantes vers l'intérieur de l'être. Et cependant que de choses dites qui valaient en réalité la peine d'être tues !

Cette scène de la vie journalière, par exemple, que je condense à l'extrême : Un athlète court sur la piste d'un stade en bordure de la route; de l'autre côté de la barrière qui sépare l'arène de gazon de la voie publique, est arrêtée une déménageuse. Des hommes déchargent des meubles, disparaissent chargés de leur fardeau dans le couloir d'une grande maison locative. A la vue du personnage en mouvement sur l'herbe, les hommes des meubles s'écrient : « En voilà un à qui notre travail conviendrait particulièrement; la transpiration lui coulerait naturellement sur le front après une ou deux montées jusqu'au quatrième ! » Les déménageurs en question suaient d'une sueur vraie,